

Fiction

Numéro 110, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (110), 13–30.

roman, policier

Patrick Nicol
LA NOTAIRE
Leméac, Montréal, 2007,
133 p. ; 13,95 \$

C'est un véritable bijou d'écriture que ce petit roman (il fait 133 pages) de Patrick Nicol, qui signe avec *La notaire* son cinquième livre de fiction. Nicol fait le récit d'un quadragénaire tout juste sorti d'une séparation, qui emménage dans une maison de son quartier natal où des photos de lui, enfant, le plongent dans un bain de souvenirs. Exception masculine dans un univers de femmes, ce fils sans père est aussi un homme qui s'est fait lui-même, mais qui ne s'est pas terminé, car bon nombre des gestes quotidiens propres aux hommes, tels planter un clou ou manier une scie, lui demeurent complètement étrangers. Le récit nous montre cet homme louvoyant entre Marie, son ex, et la notaire, cette trentenaire aux cheveux noirs, aux yeux vifs et aux grands appétits lubriques.

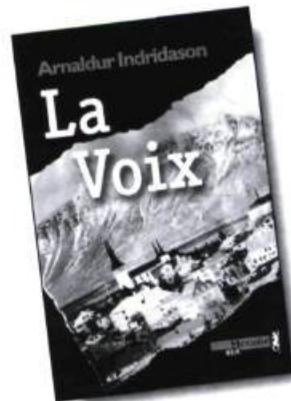
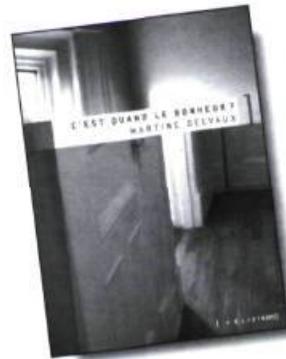
Récit à la fois sobre et intense, *La notaire* nous entraîne dans un univers narratif où le halo de mystère nous semble d'abord d'un type familial, le roman de l'enquête intérieure et de la remémoration ayant donné lieu à de multiples variations depuis Proust. Pourtant, d'un chapitre à l'autre, l'auteur sherbrookoïse brouille les cartes et change subtilement de direction, comme afin de nous rappeler que c'est lui qui tient les fils de son intrigue. De l'évocation d'une enfance québécoise au tournant des années 1970 jusqu'à l'affirmation d'une sexualité de plus en plus synonyme d'éloignement entre les partenaires, *La notaire*

est rempli d'images percutantes, dont certaines donnent lieu à un rapprochement inusité entre le sperme et les actes notariés. Patrick Nicol a reçu deux fois le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke et remporté le prix Alfred-Desrochers ; *La notaire* risque fort d'attirer l'attention des jurys littéraires.

Patrick Bergeron

Martine Delvaux
C'EST QUAND LE BONHEUR ?
Héliotrope, Montréal, 2007,
158 p. ; 24,95 \$

Le récit de Martine Delvaux, *C'est quand le bonheur ?*, débute par une confession banale, mais intéressante : n'ayant guère d'imagination, la narratrice n'invente pas, elle tire plutôt ses histoires des notes prises au fil des années à partir des réflexions d'autrui. Écrire devient une entreprise de pillage et un geste de reconnaissance de la créativité des autres. Son récit tourne alors autour d'un grand ami, jamais nommé, mais part essentielle de son identité. D'un côté, on retrouve une narratrice prénommée Martine et professeure d'université, traits qui la renvoient à l'auteure, de l'autre, un copain artiste, libre, aventurier et voyageur, aux pointes d'esprit acérées, aux commentaires déstabilisants, mais à la loyauté amicale sans réserve. Le récit prend forme par les multiples descriptions de l'ami, de sa singularité. S'il existe, en quantité trop importante, des autofictions nombrilistes, ce texte serait plutôt une « alterfiction », le récit de l'autre, de sa prégnance dans une vie affadie sans sa présence. L'ami oriente



multiplication des souvenirs, autant d'éléments qui visent à présenter sous divers jours l'ami en question. Le risque est alors grand de se confiner à la répétition, à la redite d'épisodes marquants qui reviennent comme des leitmotifs et qui impriment une saveur à la relation. L'emploi de la répétition est concerté, il détermine le rythme du récit, mais il ne génère pas toutes ces teintes émotives et mémorielles que des écrivaines comme Gertrude Stein et Marguerite Duras ont évoquées grâce à cette même stratégie. Au contraire, la répétition ici brise l'élan initial et multiplie les descriptions de l'ami, au point où ce dernier apparaît démultiplié.

Dans un univers aussi égocentrique que le nôtre, de telles biographies fictives d'autrui sont assurément les bienvenues, mais *C'est quand le bonheur ?* s'essouffle un peu en cours de route peut-être parce que le roman cherche trop à célébrer l'ami, qui ne parvient pas à prendre vie à travers ces notes accumulées.

Michel Nareau

Arnaldur Indriðason
LA VOIX
Trad. de l'islandais
par Éric Boury
Métailié, Paris, 2007,
330 p. ; 29,95 \$

et rassure, critique et stimule, et le roman trouve sa force dans cette confrontation amicale, marquée par les non-dits, les échanges âpres et les gestes de solidarité parfois puérils, qui néanmoins cimentent leur relation.

Les notes constituent le matériau premier de cet exercice mémoriel, ce qui explique la fragmentation du récit, l'accumulation de détails, la

Fin décembre, peu avant le début de la fête des enfants dans un grand hôtel de Reykjavík, on découvre le père Noël poignardé dans le sous-sol de l'établissement. Pourquoi a-t-on assassiné ce brave quinquagénaire, en apparence sans histoire, qui faisait office de portier et d'homme à tout faire ? C'est ce que tenteront de découvrir l'inspecteur Erlanður et son équipe.

La victime, Gudlaugur Egilsson, dit Gulli, avait connu dans sa prime jeunesse une

Inouvelle, roman, policier

gloire éphémère. Doté d'une voix « céleste », il était promis à une grande carrière. Après avoir enregistré deux disques et au moment où il s'apprêtait à entreprendre une tournée dans les pays scandinaves, sa voix s'était subitement cassée. Dès lors, rejeté par sa famille et par son public, Gulli s'était fait oublier jusqu'au jour où on le retrouve dans le cagibi qui lui servait de refuge depuis vingt ans, le cœur transpercé, les pantalons baissés, une capote pendouillant au bout du pénis.

L'enquête démarre mollement. Nous sommes à la veille de Noël. Chacun aurait mieux à faire que d'enquêter sur la mort de ce pauvre type. En outre, les enquêteurs attendent le jugement du tribunal dans une affaire de mauvais traitements envers un enfant. C'est le moment que choisit la fille de l'inspecteur Erlandur pour venir reprocher à son père de l'avoir abandonnée. Le meurtre de l'ancien enfant prodige réveillera également chez Erlandur le souvenir d'une vieille blessure liée à la disparition de son jeune frère. Ces histoires s'entremêlent à celle de la victime et finissent par créer un émouvant chant choral sur le thème de l'enfance brisée.

Même si Arnaldur Indridason maîtrise parfaitement l'art du roman policier, ce qui captive le plus dans ce polar atypique, c'est moins le mystère qui entoure la mort de Gulli ou l'identité de son assassin que la compassion avec laquelle l'auteur rend compte des souffrances et des naufrages de l'enfance. Ici la tension que l'on retrouve dans la plupart des ouvrages du même genre cède la place à une mélancolie qui s'installe au fil des pages. Un très bon polar.

Yvon Poulin

Marcel Proust
L'INDIFFÉRENT /
L'INDIFFERENTE
Édition bilingue
(français-italien)
Portaparole, Rome,
2007, 96 p.

Les experts proustiens considèrent *L'indifférent* comme une loupe importante sur l'œuvre du grand romancier. Si différentes rééditions de cet écrit de jeunesse sont aujourd'hui offertes, la nouvelle de Proust avait pourtant sombré dans l'oubli jusqu'en 1978, année où elle fut retrouvée par l'universitaire américain Philip Kolb (1907-1992), dont les recherches sur la correspondance proustienne s'étendent sur plus de 50 ans. Publié en 1896 dans *La vie contemporaine*, *L'indifférent* a vraisemblablement été écrit en 1893, alors que Proust n'avait que 22 ans. Quelques thèmes chers à l'auteur y sont présents : les crises d'asthme, les cattleyas, l'Opéra, la cristallisation de l'amour... Toutefois, l'intérêt que présente ce texte est bien supérieur à celui que procurerait une cueillette des signes annonciateurs du chef-d'œuvre à venir. Sans doute, *À la recherche du temps perdu* est contenu en gerbe dans *L'indifférent*, mais ce Proust avant Proust révèle un visage pour le moins surprenant, surtout en ce qui touche le style, resserré, qui évoque les portraits psychologiques de Jean de La Bruyère. L'intrigue concerne la haute société parisienne : Madeleine de Gouvres s'éprend d'un dénommé Lepré, qui se montre si insensible à ses avances qu'elle finit par déroger aux règles non écrites du flirt mondain et tente par tous les moyens de se



l'éditeur, « s'adresse aux lecteurs raffinés et passionnés, curieux de connaître les interprétations, toujours nouvelles et mises à jour, de textes cultes ». Proust est à l'honneur chez Portaparole : une biographie lui est consacrée dans la collection « Petite biographie », aux côtés d'études sur la vie de Balzac, de Flaubert, de Hesse et de Chaplin, de même qu'un essai de Mario Lavia, *Proust et la politique*. Bref, voici un texte culte à redécouvrir chez un éditeur à découvrir.

Patrick Bergeron

Wayson Choy
LA PIVOINE DE JADE
Trad. de l'anglais
par Hélène Rioux
XYZ, Montréal, 2007,
262 p. ; 25 \$

Dans le Chinatown de Vancouver, pendant que la Seconde Guerre mondiale met l'Europe, l'Afrique du Nord et l'Extrême-Orient à feu et à sang, une famille tente, tant bien que mal, de survivre à cette période trouble dont les répercussions prennent différents aspects. Le père écrit des articles pour le journal chinois local afin d'arrondir des fins de mois de plus en plus difficiles, commente l'actualité avec véhémence et refuse que son aîné s'engage dans l'armée de ce Canada qui ne reconnaît pas les habitants du quartier comme des citoyens à part entière. La grand-mère régente tout le monde et exige, sous prétexte de se moderniser par rapport aux traditions millénaires du milieu d'origine, que tous les enfants de la maison, même les siens propres, appellent « belle-mère » la deuxième femme de son fils devenu veuf après son premier mariage. Jung-Sum se réfugie dans sa passion pour la boxe et découvre des sensations équivoques auprès d'un jeune malfrat du quartier. Tandis que, de l'autre côté du Pacifique, l'invasion

l'attacher, avant de découvrir les préférences de Lepré en matière de femmes.

Les lecteurs francophones connaissent peu Portaparole, cette maison italo-française qui donne aussi dans l'édition digitale (elle diffuse l'intégrale de la *Recherche* en format pdf, soit 4394 pages). *L'indifférent* est, à ce jour, le seul titre paru dans la collection « Maudit », qui, selon des informations fournies par

japonaise complexifie encore davantage la situation politique et économique de cet empire du Milieu où tous les vieux Chinois débarqués au Canada des décennies plus tôt dans l'espoir de faire fortune souhaitent un jour qu'on enterre leurs os, les communautés chinoise et japonaise de Vancouver se déclarent elles aussi la guerre. Au grand désespoir de Meiying et de son amoureux Kazuo.

Chronique à la fois réaliste et poétique, parfois tragique, souvent amusante, *La pivoine de jade* a valu à son auteur une reconnaissance immédiate au Canada anglais. Figurant plus de six mois sur la liste des best-sellers du *Globe and Mail*, ce premier roman du Sino-Canadien Wayson Choy, fort bien traduit par Hélène Rioux, a obtenu le prix Trillium, ex-æquo avec Margaret Atwood, et le City of Vancouver Book Award.

Ce réel bonheur de lecture repose sans doute beaucoup sur le choix qu'a fait l'auteur de raconter les difficultés d'adaptation de ces nouveaux Canadiens à travers les voix de trois des enfants de la famille. Et c'est avec regret que l'on quitte Jook-Liang, Jung-Sum, Sek-Lung et toute la ribambelle d'exquis personnages qui naviguent entre deux cultures, entre deux mondes séparés par un océan.

Linda Amyot

Pierre Assouline
LE PORTRAIT
Gallimard, Paris, 2007,
308 p. ; 35,95 \$

Le journaliste et écrivain Pierre Assouline se spécialise depuis belle lurette dans les écrits biographiques. *Le portrait*, lui, se place à mi-chemin entre roman et biographie (bien qu'il se réclame du premier genre et fasse appel à l'imaginaire), et réussit à marier les deux avec grand bonheur. Dans cette fasci-

Mystère

Étrange livre que celui-là. Il excelle à enclencher le suspense et à le laisser fluctuer comme dans les films en *dents de scie* à la Hitchcock, mais il oublie ensuite de résoudre ou d'enterrer les mystères proposés. Qu'une femme vierge soit enceinte, cela déconcertera (presque) tout le monde, surtout si le récit demeure vague sur les moyens de remplacer la procédure la plus fréquente de reproduction. Qu'une enfant précoce et surdouée exerce de fabuleux pouvoirs sur les martingales des casinos, on s'en émerveillerait sans réticence, à condition, toutefois, qu'on nous éclaire sur l'origine et les limites de ce don. Ce n'est pas le cas. Qu'un vague reproche maternel suspende durablement le recours à ce talent ne convaincra personne. Quand un volcan islandais entre en éruption en laissant l'impression qu'il obéit à une volonté (presque) humaine, l'hypothèse retourne au néant sans s'être jamais déployée vraiment. Dans tous ces cas, l'auteur coupe court et laisse le lecteur sur sa faim. Il ne s'agit pas d'exiger une explication sèchement cartésienne, mais de souhaiter qu'émergent à tout le moins des questions précises. Philippe Porée-Kurrer, plutôt que de parfaire son évocation du mystère, oublie le sillage laissé derrière lui et nous entraîne vers la surprise suivante. Comme si manquait le fil pour enfile les perles.

nante fiction, à laquelle on peut seulement reprocher d'être par moments légèrement bavarde, Assouline fait parler un tableau de maître, en l'occurrence le portrait de la baronne Betty de Rothschild, réalisé par Ingres en 1848.

Le roman débute vers la fin du XIX^e siècle, à la mort de la baronne, cette grande figure de la vie parisienne qui a vu passer puissants, politiciens, artistes et autres érudits dans son fastueux salon de la rue Lafitte. Du haut de son mur, et à travers les demeures où elle sera accrochée, Betty de Rothschild, ou plutôt sa représentation immortelle, contemple la faune de l'aristocratie parisienne et commente la société de son temps et du

passé récent. Surtout, à travers ses souvenirs inventés, savamment documentés par l'auteur, l'épouse de James de Rothschild trace le portrait grandiose et parfois pathétique de sa famille, clan d'une puissance presque inégalée mais aussi intensément envié et honni pour son appartenance juive. Une famille de banquiers dont les solides valeurs se transmettent de génération en génération et qui, par ses liens forts, tisse à travers l'Europe une vaste toile familiale et un empire quasi indestructible. Seul le temps, que voit passer la baronne, triste et philosophe, viendra défaire ce que des décennies de travail et de foi ont pu bâtir. À travers *Le portrait*, Assouline nous montre les rouages écono-

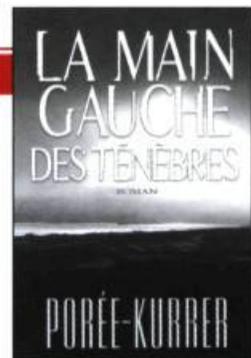
miques et sociaux de la société française, ses travers, ses injustices (l'affaire Dreyfus, par exemple), mais aussi son goût pour le Beau et l'amorce du déclin de son hégémonie culturelle.

Véritablement, ce roman est fascinant. Il est en outre exquisément écrit, et on peut difficilement résister à l'envie d'en montrer la beauté à ceux qui feront la langue française de demain, nos enfants. L'un des thèmes centraux est l'antisémitisme, mais aussi la pusillanimité des hommes. Le roman, émaillé de mille anecdotes sur ce siècle, a ainsi souvent des accents balzaciques. Un parfum de nostalgie et l'expression de la profonde humanité de la baronne viennent alléger ce

Heureusement, les surprises sont de belle qualité. L'auteur a beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup compris. Ses personnages vivent à fond et parlent une langue plausible. Porée-Kurrer propose un rangement séduisant quand il départage l'humanité en migrants et en sédentaires ; le Québec qui a longtemps hésité entre le coureur des bois et le paysan ne saurait le contredire. De même, l'auteur ose poser encore au sociologue lorsqu'il réduit Hitler au rôle d'un catalyseur : « S'il n'avait pas été là, il y en aurait eu un autre pour activer la charge de haine qui pesait alors sur l'Europe et qui, tragiquement, semble renaître aujourd'hui de ses cendres ». L'essentiel demeure, cependant, le duel que se livrent, par humains interposés, le Bien et le Mal, avec le risque afférent de les voir se compénétrer. Une effervescence un peu désinvolte.

Laurent Laplante

Philippe Porée-Kurrer
LA MAIN GAUCHE DES TÉNÉBRES
JCL, Chicoutimi, 2007, 408 p. ; 24,95 \$



roman, poésie, nouvelles

regard autrement fort lucide, souvent cynique, sur la condition humaine, spécifiquement celle des grands.

Florence Meney

Michel Tremblay
LA TRAVERSÉE
DU CONTINENT
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2007, 283 p. ; 26,95 \$

Ce roman « pan-canadien » a comme point de départ la véritable histoire de la mère de Michel Tremblay, qui émigra en 1913 de Sainte-Maria-de-Saskatchewan pour se rendre – à contre-cœur – à Montréal. La première scène idéalise un paradis perdu en décrivant le monde de l'enfance de trois sœurs : l'aînée Rhéauna (surnommée Nana), puis Béa, la cadette, et Alice, la benjamine. C'est précisément la petite Nana, qui n'a pas encore onze ans, qui devra rejoindre sa mère, établie depuis des années à l'autre bout du pays ou presque – d'où le titre du roman.

La traversée du continent raconte en quelque sorte la genèse de l'univers de Michel Tremblay ; ce long voyage en chemin de fer en est la gestation, qui précède (dans la progression temporelle) les œuvres à venir, pourtant déjà publiées. On reconnaît à chaque page la signature de l'auteur. Une situation, un mot, voire un nom de bonbon d'autrefois évoque avec finesse un univers révolu : une « paparmane d'amour », des « pinottes en écales ». Par moments, l'écriture de Tremblay, à la fois soignée et lyrique, atteint un sommet, quelquefois dans de longues phrases chargées d'une

émotion spontanée : « [...] elle ne voulait pas partir, ni traverser le Canada, ni visiter ses deux tantes et sa petite-cousine, pour ensuite aller se perdre dans le grand Montréal avec cette mère qu'elle a cessé d'aimer depuis si longtemps ».

Comme dans les meilleures pièces de Tremblay (des *Belles sœurs* jusqu'au *Vrai monde*), le romancier fait parfois alterner le réalisme du quotidien et l'univers du rêve, jamais distants l'un de l'autre. Les récits constituent certains des moments forts de ce roman. Dans ces micro-récits, on pourrait deviner le caractère insolite des lieux vides, qui évoquent à mes yeux les premiers films de



Bergman (comme *Le Silence*), le conte onirique qui précède la finale du *Désert rouge* d'Antonioni, ou même les mondes parallèles dans *Le Magicien*

d'Oz, pour son contraste entre le féérique et la réalité. Le narrateur de ces songes mélange l'irréel au réalisme, avec une certaine distance : « Elle est toute seule au milieu de la circulation d'archanges, si beaux mais si inquiétants ». Quelques moments d'humour ponctuent le récit, le plus souvent dans des situations volontairement grotesques. En somme, *La traversée du continent* n'est pas simplement une ligne de plus dans la bibliographie de Michel Tremblay ; il devra être considéré comme l'un des jalons indispensables pour saisir tout le sens et la continuité de son œuvre.

Yves Laberge



Martine L. Jacquot
LE SILENCE DE LA NEIGE
Humanitas, Rosemère, 2007,
67 p. ; 14,95 \$

L'auteure vit en Nouvelle-Écosse, tout près de Grand-Pré, berceau de la première Acadie, dans la vallée de l'Annapolis, lieu de vastitude, de champs, de vergers, de vignobles.

C'est agréable de constater jusqu'à quel point la poésie lui sert de véhicule vers l'ailleurs. L'illusion est créée d'une appartenance à une terre qui se rapproche beaucoup plus de l'étendue désertique que du champ de neige.

les écrits La doyenne des revues littéraires au Québec

no 121
DÉCEMBRE 2007

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

les écrits

Jacques Allard
Jacques Godbout
Erwann Rougé
Jean-Paul Michel
Jean Royer
Madeleine Monette
Yvan Lamonde
Gilles Pellerin
Werner Lambersy
François Hébert
Hugues Corriveau
François Thibaux
Diane-Ischa Ross
Cécile Sanchez

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):
RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
INSTITUTIONS 35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

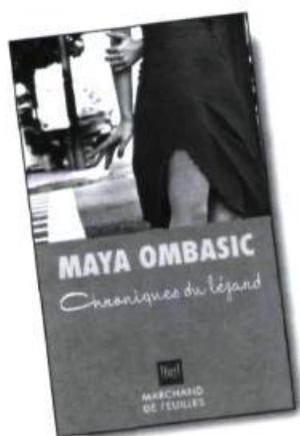
NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____
COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :
Les écrits • Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836 • Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

Le sable, les dunes, la chaleur et la luminosité dorée, évoqués dans plusieurs images, sont mis en contraste avec la neige, la glace, le froid et la blancheur éblouissante des paysages d'ici. Je dis d'ici parce que j'inclus l'auteure dans notre univers poétique canadien et francophone, qui a longtemps parlé de solitude, de silence, d'ombre, d'errance.

Il y a toujours recherche de lieu, d'espace, d'éternité, d'identité dans ce recueil, mais les frontières sont ouvertes, l'errance a le mérite de sortir des murs du pays et de les franchir pour aller plus loin respirer l'air d'ailleurs et voir d'autres couleurs de peau, d'yeux, de sentiments.

Réjeanne Larouche



Maya Ombasic
CHRONIQUES DU LÉZARD
Marchand de feuilles,
Montréal, 2007,
109 p. ; 15,95 \$

Née en ex-Yougoslavie, immigrée d'abord en Suisse puis au Québec, Maya Ombasic semble avoir trouvé dans la culture cubaine de quoi nourrir son imaginaire : en effet, des êtres en quête de leurs origines, d'autres à la recherche de la liberté et, enfin, une mer omniprésente peuplent les sept nouvelles d'un tout petit recueil dont le titre évoque la grande île en forme de lézard.

Michael Ondaatje

Pénétrer dans le cinquième roman de l'écrivain canadien d'origine srilankaise Michael Ondaatje nécessite un certain degré d'abandon. D'abandon, à contre-courant de la très naturelle propension du lecteur à chercher un fil continu, une trame réconfortante pour le guider, tel un aveugle en pays étranger, à travers une histoire aussi dense et polyphonique que celle de *Divisadero*.

Lecteurs qui entrez dans ce livre à trois voix, quatre même, oubliez le fil. Déposez vos armes. Laissez-vous perdre ; abordez plutôt le texte sans trop rationaliser, pour l'embrasser dans toute sa force poétique, dans toute son évocation quasi cinématographique. Car *Divisadero* se présente en fragments d'humanité, se lit en larges échardes de vies, morceaux épars d'histoires, de lieux, d'amours, de violence.

Divisadero, apprenons-nous bien vite, est le nom d'une grande artère de San Francisco, une rue qui délimite deux sections distinctes de la ville. *Divisadero*, c'est aussi l'histoire d'une famille cassée brutalement, pulvérisée en fait. Au départ, nous sommes au début des années 1970 dans une ferme du nord de la Californie. Deux jeunes filles, des jumelles qui n'en sont pas vraiment, vivent autour d'un père aimant. Et puis il y a Coop, orphelin de 20 ans, fils de meurtrier, adopté par la famille. La passion née de la jeunesse et de l'intimité engendrera le drame, pulvérisant la cellule pour projeter les individus au loin, des deux côtés d'une fracture aussi immense que la faille de San

Andreas qui brise justement la terre de ce coin du monde. Le lecteur sera dans un deuxième temps entraîné dans le sillage des destins distincts mais intimement liés des sœurs Anna et Claire, et de Coop, depuis l'aride Nevada des casinos jusqu'au sud le plus champêtre de la France, et encore à travers l'étrange histoire d'un écrivain disparu.

Six ans de silence ont été nécessaires à ce magnifique et complexe Ondaatje, un peu déroutant, justement parce qu'il nous ramène les forces que l'on connaît déjà à l'auteur du *Patient anglais* : la faculté de restituer des atmosphères subtiles, troubles, de montrer les êtres intimes par petites touches quasi impressionnistes, dans une économie d'émotions qui les subliment, autant dans le non-dit que dans les descriptions périphériques. Puissance dans la sobriété et poésie. Tels seraient les quelques mots qui définiraient brièvement l'art totalement maîtrisé de Michael Ondaatje.

Florence Meney

Michael Ondaatje
DIVISADERO
Trad. de l'anglais par Michel Lederer
Boréal, Montréal, 2007, 305 p. ; 29,95 \$



Les Cubains dépeints par Ombasic sont des êtres grands comme des légendes, tantôt énigmatiques, tantôt émouvants, empreints de la sensibilité palpable de leur créatrice et sculptés par son regard affûté d'étrangère. Singulière communion que celle de Maya Ombasic avec ces insulaires d'un autre monde, celui des sensuelles beautés métissées, des rues colorées, des ruines coloniales et des rêves démesurés. Mais l'auteure a aussi une pensée pour les disparus qui, on le sent, occupent une place particulière dans son univers ; « La mer, cet immonde cimetière » en témoi-

gne – « Au pied des cyprès solitaires, les sépulcres délavés par les pluies tropicales témoignaient de la fugacité des vies, dévorées par les passions et les remords » – tout comme quelques autres nouvelles évoquent le départ d'êtres chers.

Les thèmes du recueil de Maya Ombasic évoquent non seulement la réalité cubaine mais aussi celle de tous ceux et celles qui cherchent au-delà du présent un temps béni où les rêves se réaliseront, où l'attente de la « vraie vie » sera enfin récompensée. Bref, les textes finement ciselés de *Chroniques*

du lézard trouveront écho chez ceux qui pensent avec espoir au lendemain, chez ceux également qui croient que viendra un temps où l'attente du « Grand Jour » sera révolue, à l'instar de bien des Cubains qui laissent porter leur regard bien au-delà de la mer, cette frontière mouvante qui les sépare d'un continent mythique dont ils rêvent un jour de fouler le sol. Maya Ombasic touche une corde sensible chez tous les humains, celle de la nostalgie d'un paradis perdu ou d'un eldorado à conquérir.

Sylvie Trottier

roman, poésie

Bertrand Gervais
L'ÎLE DES PAS PERDUS
 XYZ, Montréal, 2007,
 177 p. ; 23 \$

Sans avoir la puissance et la profondeur du superbe roman *Les failles de l'Amérique*, la dernière fiction de Bertrand Gervais, *L'île des Pas perdus*, joue, avec une fantaisie nouvelle, dans des eaux similaires à celles du précédent récit. De prime abord construit comme un conte pour enfant, le roman finit par embrasser large en revenant sur les thèmes chers à l'auteur : la violence, la mort, la lecture comme interrogation du réel, la solitude, le caractère éphémère de la communauté.

Deux trames narratives constituent le récit, chacune d'elles s'appuyant sur le merveilleux, voire le fantastique. Le récit principal suit Caroline, une jeune fille vivant avec son père, qui à la suite d'un malheureux geste se retrouve du jour au lendemain sans pouces. Elle quitte alors son domicile et se rend au centre-ville de Montréal, à la recherche de ses précieux doigts disparus. Son équipée se transforme aisément en odyssée, et elle doit rapidement faire face à un gang, les zuggies, qui s'en prend à elle. Réussissant à leur échapper, elle poursuit sa route, rencontre des adultes indifférents (une cartomancienne, un professeur), d'autres jeunes comme elle, aussi désespérés, qui trouvent néanmoins dans les livres (dans leur commerce en fait) un moyen de survie. Caroline se lie ainsi d'amitié avec Tamaracouta qui l'initie à ses secrets. Dans une écriture inspirée de ce grand conte littéraire qu'est *Alice au pays des merveilles*, Gervais

actualise l'éternelle quête de sens des enfants en la confrontant à l'itinérance, à la violence urbaine, à l'entraide. Plus encore, il fait du récit de Caroline une réflexion sur l'oubli comme thérapie et sur le récit comme manière de piger dans les nœuds de mémoire pour se créer du sens et une identité.

Le deuxième récit du roman sert à expliciter cette démarche et à orienter Caroline dans sa quête. Il s'agit de quelques pages, tirées du feu, d'un récit de voyage à l'île des Pas perdus, cité merveilleuse qui vit au rythme de ses rituels et de son architecture, créés par Saul Adde pour réorganiser son existence. Le grand mérite du roman de Bertrand Gervais est d'entremêler les deux récits de manière à illustrer les pouvoirs de la littérature, tant de l'écriture que de la lecture, ce qui fait de ce conte transformé par la violence contemporaine une fable sur la mémoire et l'oubli, ces deux façons de réagir et d'agencer les expériences vécues.

Michel Nareau

Theodore Roszak
LES MÉMOIRES D'ELIZABETH FRANKENSTEIN
Trad. de l'américain par Édith Ochs
 Le cherche midi, Paris, 2007,
 547 p. ; 29,95 \$

Rédigé en contrepoint du célèbre *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818) de Mary W. Shelley, ce roman nous est présenté sous la forme de « mémoires » comprenant divers écrits : une correspondance, un journal personnel, des poésies d'Elizabeth Lavenza, sœur adoptive de Victor Frankenstein, qui deviendra sa femme



par des fiançailles maudites... Tout est « vu » par Elizabeth, mais Theodore Roszak a repris le point de départ du récit de Mary W. Shelley : l'histoire est rapportée par Robert Walton qui reçoit les « mémoires » – en 1806 – des mains d'Ernest, frère de Victor, comme il avait écouté, en 1799, alors qu'il était explorateur de l'Arctique, l'étrange aventure de Victor à la poursuite de son « monstre ». Dans le roman de Roszak, Elizabeth s'exprime sans entraves et vivra pleinement son aventure...

Enfant abandonnée, elle a été recueillie par la baronne Caroline Frankenstein, celle-ci issue d'une famille aristocratique cultivée, influencée par l'esprit des Lumières : l'enfant recevra ainsi une éducation propre à ce courant de pensée. En fait, tout le château des Frankenstein – du nom de Belrive – est empreint de connaissances encyclopédiques, mais il est aussi envoûté par la magie de certaines « images du Mal ». Elizabeth se rendra compte que la baronne s'adonne aux pratiques de sorcellerie, d'alchimie : elle y sera « initiée » par des femmes cultivées et émancipées dans l'« esprit » de leur temps.

Toujours est-il qu'Elizabeth accédera progressivement à des connaissances l'amenant plus loin que cet esprit rationnel auquel Victor adhère mais qu'il va transgresser en manipulant les forces et « lois » de la nature. En fait, les deux protagonistes vont s'allier, transgresser et

fusionner dans une relation infernale issue d'une machination délirante. Ce roman est relativement fascinant pour les amateurs du genre, mais comporte d'inutiles longueurs qui alourdissent l'ensemble.

Gilles Côté

Hubert Mingarelli
MARCHER SUR LA RIVIÈRE
 Seuil, Paris, 2007,
 246 p. ; 25,95 \$

Littérature pour enfants ou pour adultes ? Hubert Mingarelli se défend bien, dit-on, de faire la différence entre ses deux publics. D'une écriture simple et efficace, il donne une voix aux petits, aux paumés, à ceux qui vivent loin des milieux cossus. *Marcher sur la rivière* parle d'enfants, oui, et d'adultes, d'une relation père-fils ; d'un voyage qui tarde à se faire, d'un départ sans cesse remis. En autobus. Quelque part en Afrique du Sud.

Marcher sur la rivière est une fable dans laquelle la nature tient une place importante, le soleil, bien sûr, et puis la pluie, la chasse dans les collines, les collets pour attraper les lapins. « Je voyais des pierres et de la poussière jaune, beaucoup de pierres, et des arbustes morts et desséchés par le vent et le soleil », décrit le narrateur, Absalon.

Longue est la route et tarie la rivière dans laquelle l'adolescent s'engage pour couper court, si tant est qu'elle ait



Nicolas Bouvier
LE DEHORS ET LE DEDANS
Points, Paris, 2007,
119 p. ; 12 \$

jamais existé. « Soit ceux qui étaient morts maintenant nous avaient menti, soit la rivière n'avait rien laissé derrière elle. »

Et puis il y a les femmes d'Absalon. Il y a la relation en dents de scie avec Rosanna, sa petite amie qu'il juge plutôt mal mais qu'il aime bien. Rosanna ne croit guère au départ d'Absalon. « Ne me raconte pas d'histoires, je savais que tu ne partirais pas. » Elle travaille à la salle de billard et passe son temps « à servir des bières et à se faire peloter ». Sa mère morte, Absalon est en adoration devant la femme du pasteur qu'il vénère comme une sainte. « Elle a posé sa main sur mes cheveux avec une délicatesse que je ne peux pas dire. »

Malgré les difficultés, la culpabilité, le découragement, les hésitations, malgré la patte folle – le genou qui ne plie pas et qui lui donne une allure de demeuré, croit-il – et les pleurs aussi – « mon Dieu, comment peut-on pleurer ainsi ? » –, malgré tout, Absalon part. Il trouve du travail et réussit à défrayer le coût de son billet de bus.

On ne sait ni où ni quand s'effectue le voyage mais il a bien lieu car « aujourd'hui j'habite un pays différent », dit-il. Mission accomplie pour Absalon. « Quand j'aurai mon âme en paix et tout, je regarderai pas souvent en arrière. »

Ce roman est le quatorzième de l'écrivain français Hubert Mingarelli, Prix Médicis 2003.

Michèle Bernard

Le Suisse Nicolas Bouvier (1929-1998) est surtout connu pour ses récits de voyage, notamment *L'usage du monde* (1963), la bible des écrivains voyageurs, dans laquelle il dit qu'on ne fait pas un voyage, mais que « c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait ». Comme Gaston Miron, Bouvier a retravaillé toute sa vie un livre unique de poèmes, *Le dehors et le dedans*. Les éditions Points viennent de publier la quatrième édition, précédée d'une excellente préface de Doris Jakubek, pour qui « la grande leçon du voyage est d'apprendre à [se] débarrasser [du moi] pour faire place nette et accueillir êtres et lieux ».

Le recueil contient deux sections de vingt-deux poèmes, datés de façon non chronologique de 1953 à 1997, écrits dans des lieux aussi divers que Genève, Kyoto, New York, Ceylan, Azerbaïdjan. La première, « Le dehors », condense surtout, avec la simplicité des chansons, des expériences de voyage, des moments de plénitude : « [L]e seul fait d'être au monde / remplissait l'horizon jusqu'aux bords ». Le voyageur-poète contemple le spectacle du monde, avec ses couleurs, ses odeurs et sa musique, s'émerveille de trois fois rien, « trop ébloui / pour oser faire un pas ». Chaque poème, après avoir campé un décor, débouche sur une magnifique leçon de vie, vue comme une fumée égarante et bonne : « [Q]uand tu savais vivre de peu / ta vie t'accompagnait comme un essaim d'abeilles / et tu payais sans marchander / le prix exorbitant de la beauté ».

La seconde section, « Le dedans », intime et élégiaque, dit les amours, la solitude,

Félicitations à Annette Hayward
prix littéraire du Gouverneur général, « essai »

La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)



LE NORDIR

« Rigueur méthodologique, souci de la précision, prudence interprétative, transparence et sobriété de l'écriture, toutes choses qui font du travail d'Annette Hayward un modèle pour tous les chercheurs en histoire littéraire. »

(François RICARD)

622 p., 49,95 \$
Diffusion Prologue

lenordir@sympatico.ca
819.243.1253



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

scénario, roman, poésie

l'hiver qui s'installe, la maladie, la mort qui fait son nid, les moments de nécessaire déréliction : pour Bouvier, c'est bien de terminer son voyage démuné, fragile. Dans cette section, la vie se fait douce et tuante ; le poète se prépare alors à un voyage « dans un autre ailleurs / qui ne dit pas son nom », « sans musique et sans compagnon ». Troublant de vérité, on ne peut plus près de la vie, le recueil se termine sur un constat désolé : « [N]ous ne comprenons la simplicité / que quand le cœur se brise ». Dans le silence de la nuit, avec sa voix de grillon, Nicolas Bouvier, infatigable chasseur d'éclairs, nous invite à constamment revisiter nos valeurs.

Yves Laroche

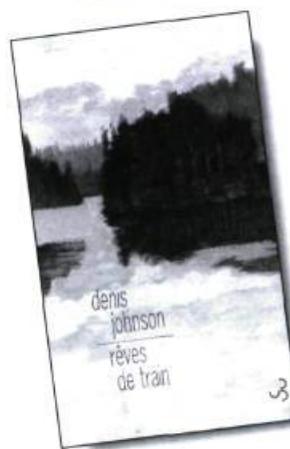
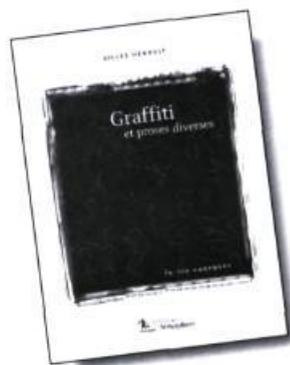


Bernard Émond
LA NEUVAÏNE
SCÉNARIO ET
REGARDS CROISÉS
Les 400 coups, Montréal,
2007, 157 p. ; 21,95 \$

Il avait dit : « Va, ta foi t'a sauvé ». Alors, il était une fois un jeune garçon de Petite-Rivière-Saint-François, orphelin de père et de mère, à la veille de perdre ce qui lui restait de plus cher, sa grand-mère. Sa foi l'a sauvé en ce qu'il

a trouvé, au hasard d'une rencontre au bord du fleuve, le réconfort auprès d'une femme médecin qui, elle, avait perdu foi en sa pratique professionnelle dans un milieu de femmes victimes d'abus. À son tour, elle reprendra confiance en elle. En vérité, c'est une histoire qui ne se raconte pas mais qui se voit, qui se vit par le biais des images comme seul Bernard Émond a pu les capter et nous les faire voir dans *La Neuvaïne*, le premier volet d'une trilogie sur les vertus théologiques (la foi, l'espérance et la charité).

Les 400 coups ont eu la bonne idée de publier une sorte de *making of* de ce film. On y trouve l'intégralité des dialogues et les indications du cinéaste, l'ordre des séquences du montage final avec quelques croquis précisant les plans à filmer. On a l'impression d'entrer dans les coulisses de la réalisation. Mais plus encore, le cinéaste lui-même nous parle de la genèse de cette *Neuvaïne* qui lui donnera, par la suite, l'idée d'une trilogie ; il nous dit son émerveillement devant ce coin du Québec, sentiment qu'il a si bien partagé dans le film. À cela s'ajoutent des commentaires de personnalités avisées tels Jean Pichette, professeur à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal, Yvon Rivard, romancier, essayiste et professeur de littérature à l'Université McGill, Frédérique Bernier, doctorante à l'Université McGill et membre du comité de rédaction des cahiers littéraires *Contre-Jour*, Anne-Marie Aitken, membre de la congrégation des Xavières et ex-rédactrice en chef de la revue *Relations*, Étienne Beaulieu, professeur adjoint de littérature à l'Université du Manitoba et cofondateur des cahiers litté-



raires *Contre-Jour*, et Luce Des Aulniers, anthropologue et professeure au Département de communication sociale et publique ainsi qu'au programme d'études sur la mort de l'Université du Québec à Montréal. Bien entendu, sont reproduites dans cet ouvrage quelques photos des principaux protagonistes de cette histoire pleine de sentiments.

Gérald Alexis

Ignacio Padilla
SPIRALE D'ARTILLERIE
Trad. de l'espagnol
par Svetlana Doubin
Gallimard, Paris, 2007,
203 p. ; 31,95 \$

Mentir pour survivre avant de crever aux mains de ceux qui, selon leurs intérêts et la couleur du jour, alternent mollement entre le scepticisme et la crédulité. Un tel sort, atterrant et impitoyable comme une malédiction, n'est possible que dans les univers vidés d'humanisme et allergiques à la liberté de pensée et d'expression, c'est-à-dire, quoi qu'on en dise, assez fréquemment. Ignacio Padilla ne consacre pas une ligne à préciser où et quand sont réunies les conditions d'une telle impasse ; il préfère laisser chaque imaginaire se transporter vers le nazisme, vers une justice à la Kafka ou vers Moscou et ses procès piégés. Peut-être pense-t-il aussi à nos simulacres de démocratie. Il lui suffit que règne la peur, que l'arbitraire triomphe de toute logique, que l'absence de faute soit traitée comme la forme la plus subtile d'une culpabilité dissimulée.

Son personnage a pourtant tout mis en œuvre pour se fondre dans le décor. S'il change de quartier, il le fait savoir à qui de droit. Ses vices, il les confesse à une police qui, bien sûr, en détient déjà les secrets et lui en facilite la pratique. Cette vie lisse comme un galet est pourtant mal protégée par la passivité. À la manière du docteur Knock pour qui « un homme bien portant est un malade qui s'ignore », le pouvoir, en effet, tient pour acquis qu'un individu sans aspérité est un dissimulateur. D'où, puisque la virginité de la conscience attire les soupçons, l'urgence d'affabuler. Puisque la conscience sans tache attire l'attention, elle essaiera de se protéger par de loufoques

dénonciations. La machine répressive s'empresera d'y donner suite même si elle ne conclut pas à d'authentiques complots. Mascarade meurtrière.

Le roman se lit comme un manuel de judo : le secret salvateur, pense le personnage, c'est d'utiliser la force du système contre le système, de l'amadouer en lui inventant ce qu'il aimerait constater. Le drame, ce sera de voir la stratégie du mensonge balayer les criminels authentiques aussi volontiers que les fabulateurs effrayés et punir avec le même arbitraire le forfait constaté que les confessions sans fondement. Hallucinant comme la danse macabre d'une vendetta. À la peur s'ajoute, en tout cas, le désarroi de ne jamais pouvoir invoquer la raison pour ordonner le chaos. L'écriture, complexe et dense, alourdit l'atmosphère autant que nécessaire.

Laurent Laplante

Gilles Hénault
GRAFFITI ET PROSES
DIVERSES

Sémaphore, Montréal, 2007,
159 p. ; 18,95 \$

Gilles Hénault (1920-1996), poète de la génération du *Refus global*, publiait son premier poème, « L'invention de la roue », en 1941. En 2006, les éditions Sémaphore publiaient l'ensemble de sa poésie, sous le titre *Poèmes 1937-1993*. *Graffiti et proses diverses* constitue le deuxième volume de l'œuvre complète d'un des initiateurs de la poésie moderne au Québec.

Poète, critique d'art, traducteur, journaliste (à *La Presse*, au *Devoir*, etc.), enseignant à l'Université du Québec à Montréal, Gilles Hénault, qui a aussi été directeur du Musée d'art contemporain de Montréal entre 1966 et 1971, a été, sa vie durant, d'une incorrigible curiosité artistique. C'est toutefois grâce à

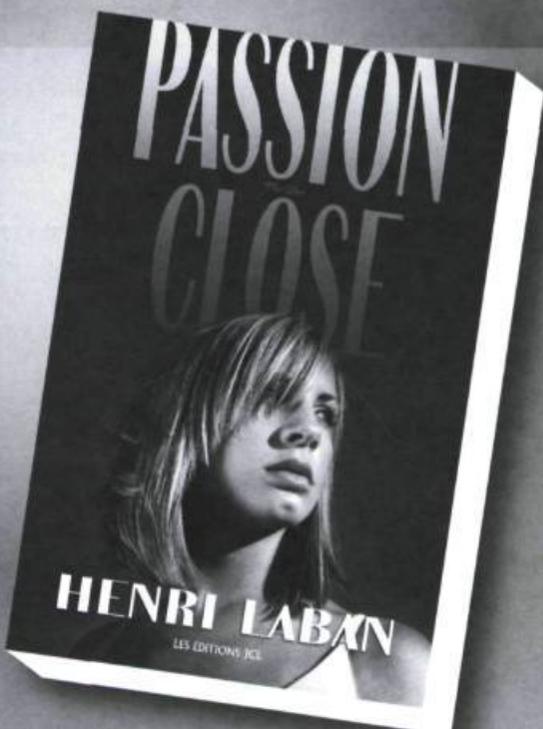
sa poésie qu'il s'est distingué. Il s'est mérité, en 1962, le prix du Grand jury des Lettres pour son recueil *Sémaphore*, le prix du Gouverneur général du Canada, en 1972, pour son recueil *Signaux pour les voyants* et, finalement, a vu l'ensemble de son œuvre reconnu en 1993 par le prix Athanase-David.

Graffiti et proses diverses, comme bien des projets de publication d'œuvres complètes, contient des textes d'inégale valeur, ce qui nuit à l'intérêt de l'ensemble. Cela dit, certaines parties du recueil sont tout à fait fascinantes, particulièrement la cinquième partie, intitulée « Graffiti ». Certains de ces graffitis semblent nés d'un croisement entre le défaitisme d'un Cioran et le sens de la formule d'un La Rochefoucauld moderne : « Les idées sont comme les chiens : Elles sont dangereuses lorsqu'on les craint » ; « Les lieux communs sont les plus fréquentés » ; « Le présent vient de loin, il n'est pas né d'hier » ; « Ta prunelle m'enivre, tu m'en verses encore une larme ? » C'est, à n'en pas douter, dans ces bribes de textes, à la facture, bien entendu, inachevée, qu'apparaît tout le talent de Gilles Hénault.

Sylvain Marois

Denis Johnson
RÊVES DE TRAIN
Trad. de l'américain
par Brice Matthieussent
Christian Bourgois, Paris,
2007, 133 p. ; 28,95 \$

Le dernier roman de Denis Johnson, *Rêves de train*, débute par une scène saisissante : un quidam se joint à des inconnus qui attaquent un Chinois accusé de vol. Sans connaître les faits et les causes de l'histoire, il tente de tuer la victime en la jetant dans une rivière. L'opération échoue et il repart non pas avec des remords, mais avec la



Il aura fallu une gifle du second mari de sa mère, armateur véreux, suivie d'une douche amoureuse avec Delphine, la sensuelle, pour que Nicolas décide enfin de prendre le large.

Mais les eaux sordides du golfe de Guinée sont toxiques pour ces trop jeunes étrangers, inconscients du danger qui les guette à voyager dans ce noir conteneur sur le pont du *Tombouctou*.

Passion close nous offre une place de première à bord d'un rafiot pourri où va se jouer, dans les vingt-quatre heures prochaines, le destin de deux mondes trompeurs en mal de survie.

Prière de garder bien attaché votre gilet de sauvetage...



PHOTO: Monk Richard

HENRI LABAN a le talent de raconter de vraies histoires entremêlées de vérités redoutables qui forcent à la réflexion.

Un romancier qui nous pousse hors de notre jardin.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur www.jcl.qc.ca



LES ÉDITIONS JCL



roman, poésie

crainte d'avoir été maudit par le supposé voleur. Le quidam en question est Robert Rainer, un journalier quelconque qui construit des chemins de fer et travaille comme bûcheron dans le nord-ouest des États-Unis : Johnson va en dresser la biographie banale et tragique autour d'épisodes significatifs ou symboliques qui reviennent hanter la mémoire de l'ouvrier.

Récit par épisodes qui s'emboîtent en grinçant quelque peu, *Rêves de train* s'attarde à ces hommes frustes de la frontière qui affrontent une nature hostile et qui y répondent avec violence et fatalisme. Un peu à la manière des œuvres de Cormac McCarthy, mais sans son écriture originale, Johnson fait éclater le silence qui recouvre de telles existences et en montre les drames enfouis. La vie de Rainer, marquée par l'errance, l'abandon, la misère, les petits boulots temporaires, la découverte de la nature, le caractère éphémère des liens filiaux ou amicaux, est bousculée par la mort de sa femme et de sa fille dans un incendie qui détruit son village. Devenu un homme solitaire, en retrait du monde, occupé par sa parcelle de terre, sa seule appartenance au monde, Rainer incarne la figure de l'ermite à la recherche de la paix et d'un refuge, prêt à se lier avec autrui, mais sans jamais brimer sa liberté.

Ce roman construit par accumulation de souvenirs se veut un exercice visant à faire parler le silence et les failles d'un homme qui parcourt le nord-ouest des États-Unis et le siècle. Il ne parvient toutefois pas à trouver son originalité dans un genre où pullulent les récits de confrontation à la nature. L'humour fait mouche à

l'occasion, les faits cocasses abondent, mais rien ne brise la surface lisse d'une écriture très classique, et les promesses faites de la scène initiale s'étiolent dans des souvenirs imprécis d'une vie à la frange d'un monde trop raconté.

Michel Nareau

Antonio Soler
LE CHEMIN DES ANGLAIS
Albin Michel, Paris, 2007,
374 p. ; 41,95 \$

« Il y eut un été au centre de nos vies, un poète qui n'écrivit aucun vers, une piscine où tombait du haut d'un plongeur un nain aux yeux de velours et un homme qu'une nuit les nuages emportèrent. Les jours tombèrent sur



nous comme des arbres morts. »

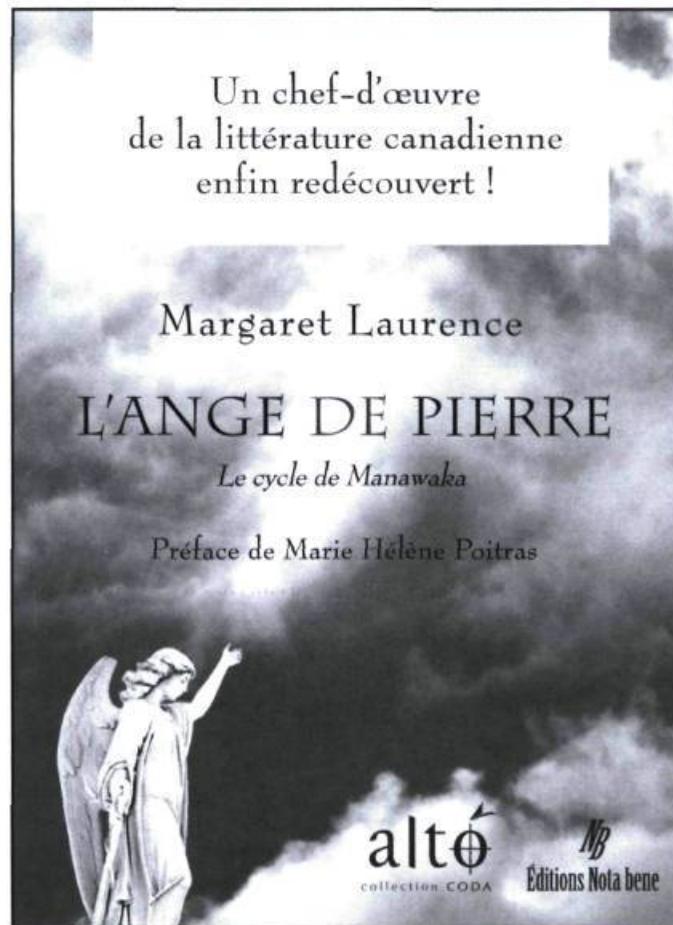
Antonio Soler parvient ainsi à résumer merveilleusement *Le chemin des Anglais* dès le premier paragraphe de son livre. Il est en effet question, dans ce roman, d'un groupe d'adolescents andalous sur le point d'entrer dans leur vie d'adulte et

de partir chacun de son côté. Ils passent leur dernier été ensemble et, à mesure que l'automne approche, on sent qu'une menace pèse de plus en plus sur leur vie jusque-là plutôt insouciance.

Le chemin des Anglais est, en particulier, l'histoire de Miguelito Dávila, un poète qui n'a jamais écrit un vers, mais qui s'abreuve régulièrement à *La divine comédie* de Dante. Cet été-là, il se remet de l'ablation d'un rein. Il vit par ailleurs une liaison passionnée avec la jolie et sensuelle Luli Gigante, qui fait tourner bien des têtes dans le quartier. Luli Gigante, qui rêve de devenir danseuse professionnelle et qu'il voit comme sa Béatrice. L'avenir semble donc plein de promesses pour le jeune poète en herbe. Pourtant, « il pressentait un danger étrange » et « l'automne allait être pluvieux », comme disait à la radio un de ses amis, devenu annonceur de bulletins météorologiques.

Il faut dire que Miguelito et sa bande ne sont pas seuls à voir les jours tomber sur eux comme des arbres morts. La vie de plusieurs de leurs aînés est aussi perturbée au cours de cet été-là. Certains vivent en effet des drames, alors que d'autres sont simplement brisés petit à petit par l'usure des jours. Comme une femme du roman, pour qui « l'automne était venu, l'avait enveloppée et couvrait en elle comme dans les arbres et dans la terre. Il la minait doucement, l'ébranlait, la submergeait ». C'est avec cette langue teintée de poésie qu'Antonio Soler raconte cet été de la vie de Miguelito Dávila et de ses amis. Ce qui n'empêche pas l'auteur de soutenir le suspense, au point qu'il est difficile de refermer *Le chemin des Anglais* avant d'en avoir terminé la lecture. Donc, lecteurs et lectrices, soyez prévenus : des nuits blanches sont à prévoir si vous ouvrez ce livre.

Gaétan Bélanger





Michel del Castillo
LA VIE MENTIE
Fayard, Paris, 2007,
364 p. ; 36,95 \$

Faiseur d'images, Salvador Portal a entre autres pour tâche d'embellir la réalité, de présenter le beau côté des choses et de redresser les réputations : le petit-fils de feu Rafael Portal et de Vera, sa grand-mère qu'il vénère, occupe ses journées à fabriquer des personnalités. Trotskiste aux belles heures de sa jeunesse, il a échangé ses hauts idéaux pour un loft près de la Bastille, un salaire confortable, de copieux repas dans les meilleurs restaurants de Paris, et j'en passe. Puis vient le jour où il a à redorer l'image de deux héritiers d'un des « derniers fleurons de l'industrie française » qu'un financement par des groupes étrangers met dans l'obligation de sacrifier des travailleurs pour pouvoir payer des dividendes. L'annonce simultanée des bénéfices enregistrés par leur groupe et d'un licenciement massif d'ouvriers n'était, somme toute, pas une bonne idée. Mais Salvador en a vu d'autres !

Le récit, superbement écrit, alterne entre l'histoire des Bernottin, qui se résignent à faire appel aux services d'une boîte de communication pour refaire leur image, et celle des grands-parents de Salvador, fidèles de Miguel de Unamuno. Le récit de la vie de Rafael Portal, le grand-père « légende », la ren-

Poésie

Sur la quatrième de couverture de *La lenteur du monde*, publié aux éditions David dans la collection « Voix intérieures », il est dit que Michel Pleau poursuit avec ce recueil sa quête de lumière. Le livre s'ouvre sur des exergues d'Anne Perrier et de Jean-Noël Pontbriand sur les thèmes de l'enfance et du devenir. Le poème liminaire établit une équation entre l'aube et l'enfance et annonce que « l'incendie de ce temps est commencé / et la mémoire déjà / ressemble au reflet d'un arbre / perdu dans la rivière ». Tout le recueil s'avère une plongée dans les souvenirs d'enfance, qui, comme les braises, ont emmagasiné une chaleur inouïe et n'attendent qu'un souffle pour s'enflammer.

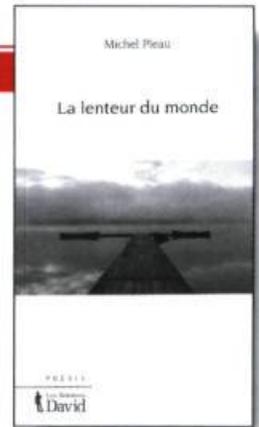
Grâce à la mémoire, ce feu qui persiste malgré l'oubli, et aux mots, malgré leur insuffisance (« comment dire cela / cette lueur incertaine qui remonte »), l'enfance devient « ce lieu quelque part / retrouvé et habitable ». Le poète se souvient du confort dans les bras de sa mère, d'un dessin d'enfant et des premières amours (« j'aimerais revenir / au premier regard qui m'a sauvé »). D'une voix qu'il veut féconde, il avance tranquille jusqu'à lui, car, avec le recul, avec l'âge, il se rend compte que jamais il ne s'est autant approché de lui « qu'en cet instant où les doigts / dessinaient un monde neuf ». Vieillir serait alors un effort

de tous les instants pour retrouver la fraîcheur de l'enfance, pour rester fidèle à l'être qui nous habitait dès le départ.

La lenteur du monde est un beau recueil, très cohérent et bien construit : il contient treize poèmes dont certains, notamment le poème éponyme, courent sur plusieurs pages. Fidèle à lui-même, Michel Pleau multiplie les perles et les belles images, qui versent cependant parfois dans la joliesse : « [O]n dit aussi que les fontaines / sont les fruits des petites filles qui pleurent / quand on éteint trop vite les lampes ». Tout se passe comme si Pleau creusait ce lieu commun exprimé notamment par Eugénio de Andrade dans *À l'approche des eaux* : « Plus je vieillis plus enfantine est la lumière / mais c'est elle qui m'accompagne ». Michel Pleau va très loin dans l'idéalisation de l'enfance ; curieusement, c'est ce pari qui limite son propos.

Yves Laroche

Michel Pleau
LA LENTEUR DU MONDE
David, Ottawa, 2007, 56 p. ; 15 \$



contre puis le suicide de Gonzalo, père de Salvador, et la santé déclinante de Vera, sa grand-mère adorée, finiront par ouvrir une brèche dans la vie bien réglée du jeune cadre à qui tout réussit. « L'un après l'autre les mensonges qui me recouvraient la peau tombaient, me laissant plus vulnérable et plus fort à la fois. Mensonges qui tissaient ma vie, mensonges que je fabriquais, mensonges qui avaient fini par se confondre avec mon être. Une vie fausse, un habit d'arlequin fait de pièces disparates. »

À 74 ans, Michel del Castillo nous livre l'un de ses plus beaux romans, empreint comme tous les autres d'une sensibilité qui ajoute à l'intelligence du propos.

Sylvie Trotter

Louise Blouin
et **Federico Corral Vallejo**
LÈVRES URBAINES, n° 39
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2007,
87 p. ; 10 \$

Deux auteurs. Deux histoires. Deux horizons. Une œuvre. Une passion : écrire.

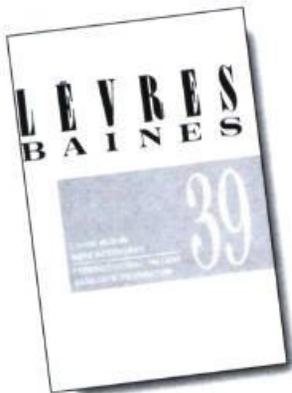
D'un côté, il y a Louise Blouin. Toute en nuances, en finesse, en images posées et pleines de sagesse ! Les mots, chez Louise Blouin, deviennent un moyen de se soustraire à l'attente perpétuelle. Ils ont le pouvoir de créer, de libérer. Et la poésie, elle, vit partout, palpite sous les pieds des passants, bourgeoise aux branches des arbres. Cette poésie,

d'ailleurs, repousse les frontières. Elle se rend à Paris, à Alger, au Kosovo, à Londres, à Mexico... tous ces lieux s'imbriquent pour créer l'univers propre de l'auteur. Un univers métissé. Un univers marqué par l'art et la musique. Un univers dominé par les souvenirs. Un univers où refont surface les fantômes d'auteurs trépassés. Gaston Miron, Émile Nelligan, Paul Verlaine, Claude Debussy... tous reprennent forme sous la plume de Louise Blouin.

De l'autre côté, on retrouve Federico Corral Vallejo. Tout en dépouillement, en franchise, en simplicité. Ses mots spontanés dépeignent un village, un homme, une maison, un passé. Ses mots tracent sa réalité, son « portrait

poésie, roman

écrit ». « Je suis poète / narcisse et vagabond / En plus d'être diabétique / je souffre de dyslexie d'orgueil d'égoïsme. » Voilà comment se décrit cet auteur que l'on apprend à connaître de vers en vers. Vers qui, d'ailleurs, constituent un véritable héritage pour sa famille et son peuple. Ses poèmes sont habités par sa mémoire. Une mémoire dans laquelle s'enracinent le présent et le futur. Pour l'auteur, c'est cette conscience du passé qui forge l'homme qu'il est.



Lèvres urbaines n° 39 : un recueil de poésie qui unit deux voix avides de donner, de s'exprimer. De Montréal à Mexico, la poésie a su les réunir pour nous accorder une raison de rêver, deux fois plutôt qu'une. Donc, deux fois bravo !

Audrey Morin

Antoine Volodine
SONGES DE MEVLIDO
Seuil, Paris, 2007,
462 p. ; 39,95 \$

En vain chercherait-on dans ce livre hors d'un quelconque zodiaque un repère même modérément précis. Qu'il s'agisse des lieux, de l'époque, des personnages, rien n'est solide, fiable, digne de mémoire. Rien ne

sépare le songe de la vie, ni la vie de la mort, ni l'espèce humaine des volatiles qui semblent se préparer en jacassant à bousculer les dominants humains. Antoine Volodine a tôt fait de détromper le lecteur qui croirait avoir trouvé des repères : « Quelques corps de vivants ou assimilés s'abritaient sous des toiles cirées », écrit-il pour le bien faire comprendre.

Mevlido ? Peut-être est-il sa propre réincarnation, mais peut-être son profil incertain a-t-il survécu à l'exfiltration qu'on lui avait promise. Ses souvenirs ? Ce qu'il en reste n'accède jamais à la clarté, tout au plus à un obscur sentiment de peut-être-déjà-vu. Ses amours ? Elles aussi hésitent entre l'imaginaire et l'évanescence : sa femme est, paraît-il, morte depuis vingt ans, mais Mevlido croit parfois apercevoir sa silhouette dans un flou de demi-jour. Depuis un temps mal cerné, Mevlido, si c'est lui qui raconte, cohabite sans insister avec une femme qui, elle aussi, se souvient mal d'un passé disparu... Dès lors, comment ne pas conclure à l'avènement d'un monde dispensé d'idéal, de raisons, d'éthique ? « Sur Terre, à présent, l'esclavage, les camps de survivants, le chaos, l'humiliation et le meurtre de masse n'ont plus cours. Les hominidés et leurs pratiques assassines, les hominidés et leurs discours cyniques ne sont plus qu'un souvenir. L'espèce dominante ne soulève jamais la question du bonheur ou du malheur, ce qui fait que, d'une certaine manière, elle est réglée. » Si le rideau tombe ainsi avec netteté sur le règne des humains, tout ce qui précède appartient à l'imprécis, au vague, au douteux. C'est le mode Volodine de descente aux limbes.



Désormais domineront (peut-être) des mutants encore en train de négocier leur identité. Au nom de quelle réussite humaine s'élèverait une protestation ? Livre puissant, gris et inquiétant.

Laurent Laplante



Horacio Castellanos Moya
LE BAL DES VIPÈRES
Trad. de l'espagnol
par Robert Amutio
Les Allusifs, Montréal, 2007,
161 p. ; 19,95 \$

Pour la première fois, Horacio Castellanos Moya, dans *Le bal des vipères*, fait intervenir plusieurs voix pour décrire le chaos centre-américain. Lors de ses précédents récits délirants, une seule personne rendait compte de sa folie et par extension rejoignait celle de la population locale. Dans son nouveau

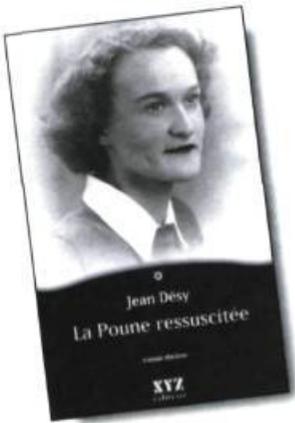
roman, Moya construit autrement le visage hallucinatoire d'une société paralysée par la peur. Cette fois-ci, une invasion de vipères agressives bouleverse la capitale, déstabilisant les pouvoirs économique, politique et médiatique. D'abord un fait divers, l'attaque prend des proportions gigantesques et en vient à incarner une remise en cause du pouvoir.

Eduardo Sosa, un sociologue sans emploi, s'enquiert du locataire d'une vieille Chevrolet jaune stationnée devant son immeuble. Il le suit, discute avec lui, avant de le tuer sur un coup de tête afin de prendre possession de sa voiture. Débute alors une véritable métamorphose, où Sosa devient en quelque sorte Jacinto Bustillo, l'itinérant autrefois comptable qui possédait le véhicule. Il découvre à ce moment que la voiture est infestée de vipères, et il parvient à les amadouer. Entre la relation charnelle qu'il entretient avec ces serpents et ses désirs de vengeance, Sosa provoque la stupeur dans la ville en laissant les vipères s'en prendre à tous ceux qu'elles rencontrent. Si cette équipée est narrée par un Sosa sans repentance, les parties suivantes du récit, décrites par le policier chargé de l'enquête et par la journaliste à la recherche d'un scoop, montrent les implications politiques et médiatiques de ces attaques qui déclenchent une panique généralisée et dévoilent des scandales autrement tus. En reprenant les mêmes événements selon trois points de vue aussi peu informés les uns que les autres, Castellanos Moya présente un portrait loufoque et dramatique d'un pouvoir féroce et fragile, à la veille d'une implosion provoquée par une action fortuite.

Si la multiplicité des témoignages relance bien le récit, si le sujet est original et bien traité, il n'en demeure pas moins que ce

roman de Castellanos Moya n'a pas la force ni l'impact des précédents, comme si l'identité non assurée de Sosa, métamorphosé en Bustillo, ne parvenait pas à laisser poindre toute l'amer-tume d'une génération éduquée et laissée malgré tout en marge de la société.

Michel Nareau



Jean Désy
LA POUNE RESSUSCITÉE
XYZ, Montréal, 2007,
130 p. ; 21 \$

Le parcours de l'auteur bifurque une fois de plus d'imprévisible et stimulante façon. À ses débuts, Jean Désy puisait dans ses activités professionnelles de médecin et y insérait l'esprit critique et même un croissant détachement. Le Nord, de simple décor, devint ensuite le mode de vie, la source des réflexions, le symbole de la liberté. Plus tard, les nouvelles sont venues, des romans sont nés et l'essai, qui germait sous les réflexions disséminées un peu partout, a pris sa pleine dimension. Ce n'était pas terminé, puisque Désy tâte maintenant du théâtre.

La mue, cependant, n'est pas encore convaincante. D'une part, parce que le déroulement scénique est soumis au regard de l'essayiste et du biographe. D'autre part, parce que l'auteur ne parvient pas, du moins pas encore, à départager humour et

vaudeville. La coexistence du théâtre et de la distance critique pose, toutefois, des questions fécondes. Désy commente l'action comme si le spectateur avait besoin de balises pour évaluer la rencontre, comme si le questionnement de l'auteur, même après la rédaction finale de la comédie, devait prendre le pas sur ce que le public allait retenir de l'intrigue. « En ce moment, par exemple, je me trouve plutôt fou de côtoyer une Poune imaginaire. Seul à taper sur un clavier, je me demande à quel moment je terminerai pour aller faire autre chose, canoter ou marcher en forêt. » Après la scène où le personnage de Paul profère les pires menaces contre son voisin, l'essayiste Désy éprouve de nouveau le besoin d'encadrer les pensées du spectateur : « Qui peut se croire à l'abri de toute violence, de toutes les violences ? Par contre, qu'est-ce qui arrête le bras chez tant de gens depuis des milliers d'années ». Il se peut, et cet espoir se fonde sur l'agilité souvent manifestée par Désy, que l'osmose qu'il tente entre le théâtre et l'analyse extérieure à l'action veuille ressusciter quelque chose de l'antique théâtre grec : le chœur y représentait le public et se permettait d'intervenir dans la présentation. Les choristes exprimaient à haute voix l'approbation ou l'inquiétude des spectateurs et sommaient les personnages de s'expliquer. Désy n'en est pas là ; il ne s'intègre pas à la pièce, mais l'évalue depuis les coulisses. Soit qu'il cherche de nouveaux liens entre théâtre et essai et qu'il ne les ait pas encore établis, soit qu'il veuille maintenir le face-à-face entre les deux genres littéraires sans provoquer leur fusion à la manière d'un Sophocle ou d'un Eschyle. Dans les deux hypothèses, la tentative relève de l'expérimental et nourrit l'attente d'un approfondissement.

Laurent Laplante

DORIS LESSING
Le carnet d'or
roman

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

Le chef d'œuvre de Doris Lessing
■ Albin Michel

poésie, nouvelles, roman

Gatien Lapointe
ODE AU SAINT-LAURENT
 Écrits des Forges,
 Trois-Rivières, 2007,
 221 p. ; 20 \$

Lire Gatien Lapointe, c'est recevoir dans les veines une puissante décharge venue de la terre. Cette terre, avec ses arbres, ses cours d'eau, ses bêtes, semble parler pour la première fois, comme si la nature avait trouvé en ce poète un messager. « Un cri sourd du cœur de la terre / Monte par les racines de cet arbre, / Suit chaque branche, chaque feuille, / Et va s'écraser contre le ciel. / J'ai tout le visage noirci. » Parler de la terre, c'est aussi parler du pays d'où l'on vient. Et Lapointe le fait plus d'une fois. Avec des accents nationalistes, parfois. Dommage que l'histoire littéraire généralement enseignée dans les cégeps et les universités n'ait retenu que cette adhésion, alors que les chants « de mon pays » aujourd'hui ont saveur de redite. Cette lecture idéologique, en plus de réduire la poésie à son message, de lui enlever son épaisseur, a nui, selon moi, à Gatien Lapointe lui-même : il demeure une ombre pâle du fabuleux Gaston Miron, aussi connu pour son idéal nationaliste, un personnage celui-là mystifié. L'édition du présent recueil ne fait que prolonger le malentendu. Mais, dites-moi, que viennent faire les ridicules fleurs de lys qui séparent chacun des poèmes, même ceux qui parlent d'amour ?

Le livre contient deux recueils importants, *Ode au Saint-Laurent* (1963) et *Le premier mot* (1967), ainsi qu'un texte paru en introduction de *Québec* (1982) de Mia et Klaus,



« Chorégraphie d'un lointain ». Si la dernière partie, assez brève, présente la thèse du pays, les deux autres, qui font presque tout le recueil, expriment avec force la volonté de vivre d'un homme et de la nature ainsi que l'angoisse de ne pouvoir donner

un sens à cette trop courte existence. Un homme dans son pays, oui, mais un homme dans toute son individualité, confronté à une mort qui se rapproche – et qui le happera à seulement 52 ans en 1983.

Gatien Lapointe reste un jalon essentiel de la poésie québécoise, l'un de ses représentants les plus vibrants.

Judy Quinn

Pierre Crépeau
MADAME IRIS ET AUTRES
DÉRIVES DE LA RAISON
 David, Ottawa, 2007,
 196 p. ; 20 \$

Dans ce recueil de nouvelles, l'anthropologue Pierre Crépeau présente une courtoisie d'histoires insolites qui, mises à la suite les unes des autres, tracent les contours de la folie humaine. L'auteur évoque l'impuissance de l'homme à se

connaître lui-même et à brider son inconscient.

Les nouvelles prennent parfois l'allure de contes folkloriques, parfois de légendes funestes ou de fresques d'horreur sanguinolentes. L'auteur frôle le fantastique à plusieurs reprises, mais il garde une humanité sentie qui rappelle au lecteur que derrière ces étranges histoires se cache un réel questionnement sur la dérive humaine. Ce livre pose en effet un regard lucide sur la détresse qui affecte souvent la raison jusqu'à plonger l'individu dans la déroute. Les dix années que l'auteur a passées au Rwanda ne sont peut-être pas étrangères à la vive humanité qui traverse le livre. Une humanité qui tente d'ailleurs de lever le voile sur les raisons qui poussent parfois l'être humain à commettre des actes incompréhensibles.



Obsessions, appétit de vengeance, doutes, craintes, désirs inassouvis, hargne cachée, désespoir... tant de choses qui brouillent la raison. Et, un jour, tout éclate et il y a passage à l'acte. Des personnages qui, de prime abord, paraissent inoffensifs, nourrissent un dessein aux fins tragiques.

Ces récits sont servis par une écriture fluide et tonique. Pierre Crépeau donne des descriptions vivantes de ses personnages qui ont tôt fait de se matérialiser sous nos yeux. Les adjectifs abondent, ce qui donne couleurs et profondeur aux récits. Malgré

Santiago
 Héléne Robitaille

"Le récit, porté par des pèlerins en route vers Saint-Jacques de Compostelle en plein Moyen Âge chrétien pose un regard à la fois clair et indulgent sur la nature humaine dans ce qu'elle peut offrir de plus beau et de plus sombre."

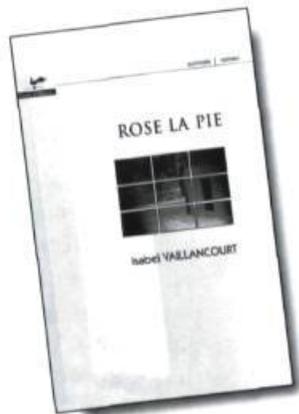
L'instant même
 Collection « L'instant scène »

Théâtre 132 pages 18 \$

credit photo: Louise Leblond

certaines fins de nouvelles maladroites, *Madame Iris et autres dérives de la raison* reste un excellent divertissement ponctué de grands moments philosophiques.

Audrey Morin



Isabel Vaillancourt
ROSE LA PIE
Vents d'Ouest, Gatineau,
2007, 134 p. ; 17,95 \$

L'univers dans lequel nous immerge ce roman solidement construit gravite autour des enfants. Ils imposent leur imaginaire, l'intransigeance de leurs accords secrets, l'imprévisible audace de leurs valeurs. S'ils préfèrent l'image d'Al Capone à celle de l'incorruptible Eliot Ness, aucun raisonnement offert par les adultes n'ébranlera leur choix. Quand le petit Jacô meurt dans un accident de la circulation, la cohésion des quatre enfants survivants semble seule capable de répondre à l'injustice de la vie. Sans qu'on sache s'ils ont raison, ils imputent à l'antipathique Lucie Mackoy la mort de leur frère. D'une poussée, elle aurait précipité le bambin sous les roues de la voiture. Quand survient l'affrontement violent entre Lucie et Adèle, l'aînée des enfants Beudet, la mort frappe de nouveau. Adèle se targue d'avoir fait justice. Dans un geste d'une maladresse exemplaire, les enfants tentent d'en-

Policier

Beaucoup de mouvement dans cette intrigue policière. Daniel St-Onge, en tout cas, ne lésine pas sur les moyens. Le racisme entêté du Sud étatsunien demeure virulent au point qu'on le soupçonne d'avoir contribué aux dégâts de Katrina, les adultères alimentent jalousies et rancunes, les jolies femmes aguichent qui leur plaît et qui ne leur plaît pas, les attentats par colis piégés frappent en série, le FBI jette dans l'aventure ses hélicoptères de combat et ses agents infiltrés... Tout cela ne parvient pourtant pas à convaincre. Les enquêtes s'en remettent à l'intuition plus qu'à la rigueur, les abus policiers se commettent si ouvertement qu'ils en deviennent anachroniques, la technologie moderne balbutie au lieu de faciliter les communications. On ne reprochera certes pas à St-Onge d'avoir fait les recherches souhaitables et de situer avec précision le CODOFIL et la parution de l'*Évangéline* de Longfellow, mais peut-être aurait-on pu livrer ces renseignements avec une moindre lourdeur didactique.

Heureusement, la Louisiane est là. Avec ses merveilleux emprunts au français et ses savoureux raccourcis. St-Onge n'abuse pas de l'exotisme, il en tire habilement une atmosphère sympathique, chaleureuse, bon enfant. Certes,

terrorer le corps dans la cave de leur maison. Du coup, le décor est planté et le malentendu s'installe : dans la logique d'Adèle, le seul mandat de la justice officielle, ce sera de reconnaître qu'elle n'a pas à songer au procès des enfants Beudet, mais au meurtre commis contre l'un d'entre eux.

Les jeunes Beudet s'enferment d'autant plus farouchement dans leurs perceptions que les repères parentaux ont disparu ; le père vit quelque part en Gaspésie et la mère, déboussolée par les décès, s'est réfugiée dans la folie. Adèle impose donc sa loi. Loi faite de certitudes abruptes : il faut toujours s'en tenir au mot juste, la loi du talion exige qu'on venge Jacô, revendiquer un

meurtre justifié vaut mieux que brandir la légitime défense... De cette loi déconnectée, Adèle tire un pacte auxquels doivent adhérer les plus jeunes et ce pacte passe par le silence. Le pacte résistera-t-il ? La petite Rose, à peine âgée de dix ans, ne sait plus où est son devoir. Adèle l'a toujours traitée de pie...

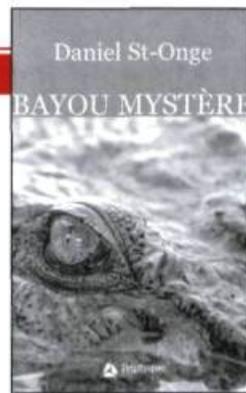
Le récit met en parallèle le monde des adultes et celui que peuvent se forger des enfants sans repères. L'écriture change selon que parle celle-ci ou celle-là. Les logiques se heurtent sans compromis, au beau désarroi du lecteur. La fin, inattendue et ingénieuse, jette une passerelle entre les deux mondes. Elle apaisera les scrupules de Rose la pie.

Laurent Laplante

on est loin de la fluidité linguistique des romans signés Lili Maxime où triomphe l'empathie entre l'auteur et le parler populaire, mais quelque chose de la culture cajun passe quand même. Si l'on poursuivait la comparaison un peu injuste avec les textes de Lili Maxime, on devrait regretter l'absence d'une véritable analyse des rapports culturels et linguistiques entre la Louisiane cajun et ceux qu'on appelle « les Américains ». Le racisme de type Ku Klux Klan n'est pas mort, mais un autre est né qui incite les mères cajuns à enseigner l'anglais à leurs enfants de peur qu'ils soient ostracisés à l'école. Soyons de bon compte : Daniel St-Onge a promis et livré un roman policier de calibre moyen, nul ne lui demandait un traité de sociologie.

Laurent Laplante

Daniel St-Onge
BAYOU MYSTÈRE
Triptyque, Montréal, 2007, 164 p. ; 19 \$



David Gilmour
UNE NUIT RÉVÉE
POUR ALLER EN CHINE
Trad. de l'anglais
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2007, 147 p. ; 17,95 \$

Triste temps pour lire un roman sur la disparition d'un enfant. *Une nuit révée pour aller en Chine* de David Gilmour raconte la dérive de Roman, un homme ayant perdu son fils de six ans une nuit où il n'avait pas envie de jouer au père et où il laissa Simon, le jeune enfant, seul, endormi dans l'appartement, pendant quinze minutes qu'il passa au bar du coin. Rongé par ses propres reproches, il essaie

roman, nouvelles

de faire face à un monde désormais insignifiant et poursuit dans la ville les appels de son fils qu'il a la conviction d'entendre à répétition. Il s'efface peu à peu pour se réfugier dans un paradis rêvé sur une île des Caraïbes, où il rejoint sa défunte mère qui veille maintenant sur le garçon.

Dès les premières pages du roman, le lecteur ne peut s'empêcher d'imaginer un garçon en pyjama dans l'hiver canadien, ou au chaud mais dans un endroit inconnu et entre de mauvaises mains ; on souhaite pour Simon la moins horrible des deux situations, mais laquelle est-ce ? Si Simon a disparu, son souvenir traverse le récit : la blondeur de ses cheveux, son odeur d'enfant, toujours là, dans

sa chambre vide. Le cirque médiatique et l'enquête policière s'avèrent vite inutiles, ils n'apportent aucun réconfort. La douleur et la désorientation de Roman l'éloignent de ce qui, avant, importait ou amusait, de son épouse, de ses rares amis, de son travail d'interviewer à la télévision. Dépossédé, il n'a plus que lui-même, lui et ce qui est arrivé, lui qu'il imagine à travers les yeux des autres. Lui et sa silencieuse culpabilité.

Quelques critiques ont trouvé l'intrigue du roman pauvre et sans profondeur. Ils y ont vu seulement l'histoire d'un malheureux, errant, imbu de sa douleur, pour qui l'image (mais la sienne seule) compte vraiment. Mais peut-être que cette prose tout près du silence et cette



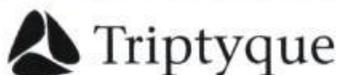
à l'auteur ontarien les éloges de nombreux critiques et le prix du Gouverneur général.

Camélia Handfield

David Mitchell
CARTOGRAPHIE
DES NUAGES
Trad. de l'anglais
par Manuel Berri
L'Olivier, Paris, 2007,
659 p. ; 39,95 \$

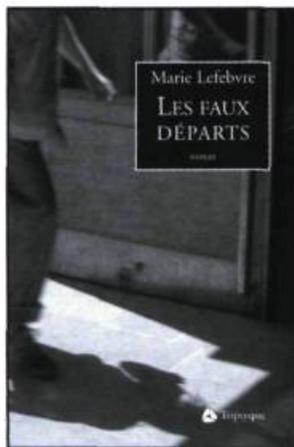
Avec *Cartographie des nuages*, David Mitchell a construit un objet littéraire insolite, sorte de roman à relais comptant six intrigues, vécues par six protagonistes principaux, dans six univers fort différents, à des époques éloignées les unes des autres et mystérieusement reliées entre elles. Un tour de force !

Il y a d'abord Adam Ewing, notaire américain, qui raconte sa traversée du Pacifique au milieu du XIX^e siècle dans un



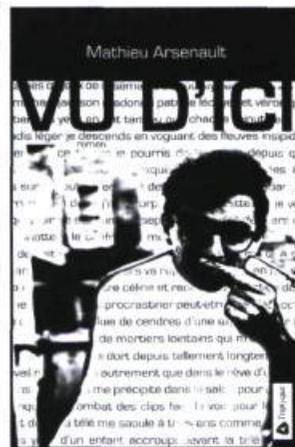
NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2008

www.triptyque.qc.ca



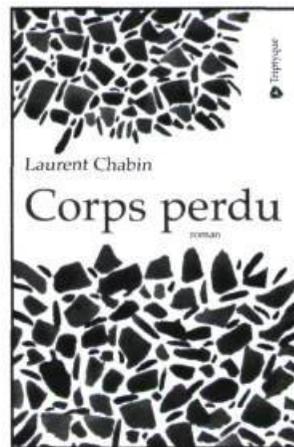
MARIE LEFEBVRE
Les faux départs
roman, 124 p., 17 \$

Elle a la vie devant elle, lui assure-t-on, sauf que cette vie, avec ses riens sans nombre, son agitation trouble, lui paraît vertigineuse et vaine. Alors, pour échapper au dérisoire, elle s'impose une ascèse qui la consume peu à peu et finit par la conduire à l'hôpital. Là-bas, on s'emploie à la guérir, mais on reste sans doute aveugle à cette difficulté primordiale : celle d'assouvir un si féroce appétit d'absolu.



MATHIEU ARSENAULT
Vu d'ici
roman, 108 p., 17 \$

Comment peut-on continuer de vivre au quotidien devant le spectacle répété du chaos mondial au nouvelles télévisées, lorsque c'est le corps entier qui se trouve modelé, avalé et recraché par le flot des actualités ? Brillant pamphlet contre la télévision, ce roman satirique agit comme un cri d'alerte et nous permet de prendre conscience des effets pernicieux et dévastateurs de cet écran omniscient braqué sur nos vies.



LAURENT CHABIN
Corps perdu
roman, 148 p., 18 \$

Séquestrée par ses parents à l'adolescence, une femme âgée croupit depuis ce temps dans une chambre obscure, vautre dans la vermine et les déjections. Pourtant son désir est intact : un désir brûlant, dévorant, pour l'amant connu autrefois. Et de ce squelette naissent des fantasmes de lumière et de jouissance éruptive qui éclatent en images et font exploser le lieu sordide de sa longue réclusion.



JEAN FOREST
Le grand glossaire des anglicismes du Québec
499 p., 35 \$

PLUS DE 10 000 ENTRÉES
LA RÉFÉRENCE SUR LES ANGLICISMES
L'ouvrage est composé d'un répertoire général ainsi que de huit répertoires spécialisés couvrant :

- les expressions et locutions,
- les exclamations,
- les emprunts de culture,
- les marques substituées aux substantifs,
- les anglicismes clandestins
- et les faux anglicismes.



journal de voyage. Ce journal refait surface en 1931 entre les mains d'un jeune Anglais, Robert Frobisher, qui, pour échapper à ses créanciers, s'est réfugié chez un compositeur belge de grand renom à qui il sert d'assistant. Son histoire à lui nous parvient par le biais de sa correspondance avec un dénommé Sixsmith. Ce dernier est l'un des personnages de la troisième partie du roman qui tourne autour des aventures de Luisa Rey, jeune journaliste américaine qui, en 1975, est sur la piste d'un complot nucléaire sur fond de magouille industrielle et politique.

L'histoire de cette dernière nous parvient par le truchement d'un manuscrit soumis, des années plus tard, au quatrième protagoniste du roman, Timothy Cavendish, enfermé contre son gré dans une résidence pour personnes âgées dans le nord de l'Angleterre. Les deux dernières parties de *Cartographie des nuages* nous projettent dans le futur. D'abord, Sonmi-451, une femme clonée pour être serveuse de restaurant dans une Corée lointaine, répond à un interrogatoire sur sa tentative avortée d'échapper à sa condition pour atteindre une pleine humanité. Enfin, Zacharie, un jeune garçon habitant l'archipel d'Hawaï, échappe au massacre dont son peuple est victime grâce aux pouvoirs d'une mystérieuse étrangère venue étudier les mœurs des habitants.

Tueur en série

« Hannibal le cannibale ». Depuis une décennie, peu de cinéphiles ignorent les frasques de ce personnage paradoxal, aussi fascinant que repoussant, ce psychiatre psychopathe auquel l'acteur Anthony Hopkins a prêté un regard et une gestuelle inoubliables en le personnifiant à l'écran. Après deux opus où le raffiné tueur en série servait de consultant aux agents du FBI (dans *Dragon rouge* et *Le silence des agneaux*), Lecter vivait ses propres aventures de fugitif dans un troisième roman qui porte son prénom.

Que restait-il donc à Harris ? Que pouvait-il encore offrir à ses avides lecteurs qui en redemandaient ? Mais la genèse du meurtrier, pardi !

Il n'était certainement pas facile d'exposer comment se forment, aussi étroitement imbriqués dans un même esprit, le génie et la folie. Comment expliquer le devenir aristocratique d'un médecin mélomane et fin gastronome, mais aussi assassin sadique et anthropophage ? D'autant plus que les véritables profileurs sont catégoriques : un tel individu ne peut pas exister dans la réalité.

Depuis les recherches de Robert Ressler (authentique agent fédéral), on sait que les pulsions mortelles et sexuelles fusionnent au

début de la puberté chez le *serial killer* et s'expriment à travers des fantasmes élaborés mêlant l'extase orgasmique et le pouvoir absolu de vie et de mort sur un partenaire choisifié.

Voilà pourquoi il s'avère difficile d'adhérer à l'exposé de Thomas Harris, où c'est le désir de vengeance qui motive d'abord Lecter à torturer et à tuer. Vengeance du meurtre de sa petite sœur dans des circonstances effroyables et vengeance sur des tortionnaires de guerre qui ont pernicieusement brisé le tabou du cannibalisme auprès de Lecter enfant.

L'histoire vaut néanmoins le détour, ne serait-ce que pour savourer (sans jeux de mots !) l'ironie macabre et l'élégante froideur d'un meurtrier en devenir. Après tout, pourquoi boudier de telles retrouvailles ?

Suzanne Desjardins

Thomas Harris

HANNIBAL LECTER

LES ORIGINES DU MAL

Trad. de l'américain par Bernard Cohen

Albin Michel, Paris, 2007, 363 p. ; 29,95 \$

Toutes les histoires illustrent la brutalité de l'espèce humaine. Chacun des récits forme un tout cohérent et compréhensible en lui-même. Mitchell les a tous écrits dans un genre littéraire différent (journal de voyage, récit épistolaire, thriller, comédie de mœurs, entretien, roman d'anticipation) et avec une *maestria* qui laisse pantois d'admiration (saluons au passage les prouesses du traducteur, Manuel Berri).

Malgré une relative unité thématique et les retours qu'effectue l'auteur d'une histoire à l'autre, le lecteur aura du mal à saisir l'articulation entre les différents segments du livre. Mais ce « manque de sens » ne gênera pas le plaisir de lecture car, plus que sa construction, ce

qui fait le véritable intérêt et l'originalité de ce roman choral, c'est la capacité de David Mitchell de manipuler avec brio tous les registres de l'écriture romanesque. C'est par sa virtuosité que *Cartographie des nuages* impressionne surtout.

Yvon Poulin

Woody Allen

L'ERREUR EST HUMAINE

Trad. de l'américain

par Nicolas Richard

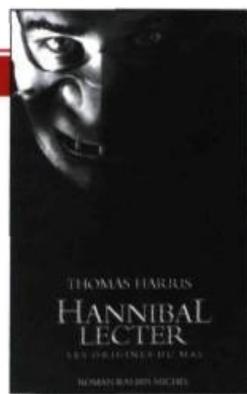
Flammarion, Paris, 2007,

252 p. ; 32,95 \$

Au menu du dernier livre de Woody Allen, un dix-huit services qui ne laisse pas sur son appétit ! Faisant preuve encore une fois de son ingéniosité et de

sa créativité débridées, pour ne pas dire carrément déjantées, l'auteur nous en met plein la vue : des prières en vente sur eBay au méconnu ouvrage de Nietzsche *Mes secrets minceur* en passant par les génies méconnus et un modeste Autrichien Sygmnd qui a perdu ses voyelles, Allen nous fait l'ostentatoire mais non moins convaincante démonstration de son magnifique sens de la raillerie.

L'insurpassable talent du célèbre cinéaste nous est une fois de plus démontré : tendrement cruel, Allen rit allègrement de distingués BCBG de Manhattan dont la progéniture ne se montre pas à la hauteur, de soporifiques artistes méconnus se croyant pourtant promis aux cénacles les plus sélects,



I policier, roman

d'un non moins soporifique dentiste qui sème les cadavres sur son passage, d'escrocs en tout genre et des pauvres bougres dont ils font leurs choux gras, d'une nounou langue de vipère prénommée Agrippa, d'Aristote, de Wittgenstein, de Nietzsche, de Platon, de Montignac et compagnie. « Qui eût cru qu'il existât un ouvrage tel que *Mes secrets minceur*, par Friedrich Nietzsche ? Si l'authenticité de l'ouvrage peut paraître douteuse, la plupart de ceux qui l'ont étudié s'accordent à dire qu'aucun autre philosophe occidental a été si près de réconcilier Platon et Montignac. »

Dix-huit savoureuses nouvelles qui reprennent de nombreux thèmes chers à Woody Allen chez qui plume alerte et assassine et style grandiloquent font bon ménage ! Une bonne traduction qui donne envie de lire l'original... simplement pour voir si *Mere Anarchy* est aussi jubilatoire que *L'erreur est humaine* !

Sylvie Trottier

Rosamond Smith
(alias Joyce Carol Oates)
DOUBLE DIABOLIQUE
Trad. de l'américain
par Édith Ochs
Archipoche, Paris, 2007,
372 p. ; 29,95 \$

Joyce Carol Oates, née en 1938, figure parmi les grands écrivains américains contemporains. Son œuvre, pour laquelle elle a obtenu de nombreux prix littéraires, compte une quarantaine de romans, une trentaine de recueils de nouvelles, une dizaine d'essais, plusieurs pièces de théâtre, des recueils de poèmes de même que des romans pour les enfants et la jeunesse. Elle a



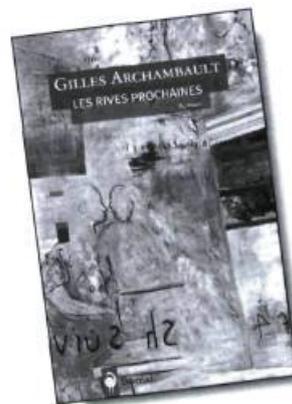
également signé une dizaine d'autres romans, généralement des suspenses, sous les pseudonymes de Lauren Kelly ou de Rosamond Smith – du nom de son mari, l'éditeur ontarien Raymond J. Smith. *Double diabolique* est le premier sur la couverture duquel son nom véritable apparaît sous le pseudonyme. Mais peu importe le nom qu'elle utilise, Smith/Oates ne cesse d'explorer, avec une parfaite maîtrise d'écriture, le côté sombre de l'âme humaine. On ne s'étonnera donc pas de sa prédilection pour les destins symboliques et opposés de jumeaux qui reviennent fréquemment dans son œuvre.

Élevées au sein d'une famille dont le père est pasteur, les jumelles Sharon et Lili Donner semblent inséparables tout au long de leur enfance. Avec l'adolescence toutefois, l'écart entre les deux sœurs s'élargit jusqu'au point de rupture. Tandis que Sharon se lance dans une chaotique carrière de mannequin et de danseuse qui la mènera sur la côte ouest, Lili, restée sur la côte est, épouse un vétéran du Vietnam, enseigne la poterie et élève sa fille Deirdre. Quinze ans sans donner de nouvelles... Puis un jour, Sharon sonne à la porte de sa sœur. Amaigrie, souffrante et visiblement terrorisée. L'ai-

mante, la généreuse, la timide Lili lui proposera de s'installer chez elle pour voir clair et reprendre des forces. Mais bientôt, un homme que les deux sœurs ont connu adolescentes est retrouvé mort dans un stationnement. S'agit-il d'un suicide ? Quel lien étrange unit les jumelles ? Et quel secret, que même l'époux de Lili ignore, partagent-elles ?

Smith/Oates sait raconter la schizophrénie, les obsessions bibliques et la violence. On se laisse prendre dès les premières lignes par ce suspense psychologique porté par une écriture aiguisée comme la lame du couteau retrouvé dans un sac à main bleu...

Linda Amyot



Gilles Archambault
LES RIVES PROCHAINES
Boréal, Montréal, 2007,
190 p. ; 19,95 \$

Quatorzième roman de Gilles Archambault, *Les rives prochaines* met en scène Marcel, un retraité, qui retrouve une amie d'une autre époque de sa vie, Marie-Ange. L'ouvrage relate leurs retrouvailles, leurs souvenirs, mais également la relation parfois difficile entre Marcel et son fils de 37 ans, nommé Marin, dans un Montréal contemporain. Ces deux relations en parallèle ont en commun les conséquences d'une séparation assez longue entre des personnes proches, à laquelle succède un rapprochement dans des

circonstances bien différentes. Les êtres impliqués ne sont plus tout à fait les mêmes, et pourtant...

Il est toujours agréable de se laisser porter par un écrivain d'expérience comme Gilles Archambault. Que de talent ! Quelle maîtrise dans le récit ! Ici, on remarque très peu de dialogues et de déclarations, mais en revanche un constant mélange d'intériorisation et d'introspection chez les trois personnages principaux. Les pensées et les souvenirs défilent, simplement, spontanément, comme en chacun de nous dans les moments de solitude. Sur le plan stylistique, au lieu d'élaborer des répliques, l'auteur nous livre les réflexions des personnages comme s'il s'agissait d'une sorte de monologue intérieur. Il y a même des chapitres entiers sans répliques, sans tirets, sans dialogues : seulement le fil de la pensée d'un personnage, dans une suite d'idées logiques et de petites histoires anecdotiques, un peu comme dans les premiers romans de Claude Mauriac (le fils de François). Pour illustrer ce style qui lui est propre, on peut ainsi lire, mais sans guillemets dans le livre, la pensée de ce personnage féminin, dont les réflexions sont exposées comme s'il s'agissait de déclarations ou d'invectives : « Marcel, tu ne fais jamais rien pour m'aider. T'ai-je assez dit pourtant que je n'arrive jamais à me rappeler le nom des personnes qu'on me présente ? » Plus loin, d'autres chapitres contrastent et offrent des réparties plus directes et une certaine dramatisation. *Les rives prochaines* est peut-être le roman le plus intime et certainement le plus sensuel de Gilles Archambault, qui par ailleurs multiplie les références littéraires. Comme toujours, les personnages sont attachants et humains dans leurs imperfections, mais sans jamais être pittoresques.

Yves Laberge